

Maureen Ragoucy

Portfolio, 2025

Le travail que je développe est traversé par les notions d'histoire, de mémoire, de déplacement et d'exil. Par une approche documentaire, je questionne les identités plurielles relatives aux territoires, la façon dont les communautés interagissent avec leur environnement et les héritages mémoriels, culturels, familiaux, linguistiques encore présents.

Au cœur du processus de création, et selon une méthode de travail formelle et rigoureuse, j'invente des dispositifs autour du déplacement et de la pérégrination. Les règles que je m'impose constituent des prétextes à la rencontre, dont l'appareil photographique ou la caméra servent de passeport. Par l'écoute attentive, j'instaure une relation de confiance avec mes interlocuteurs. L'objectif isole le regard de l'autre, sa particularité, sa singularité, son originalité, quand l'enregistrement des entretiens relève de l'invisible, du hors-champ.

Ce qui m'anime, c'est de faire dialoguer les images avec les récits que je recueille, donner la parole, comme un geste porté par la nécessité de comprendre et de dire. D'abord à des inconnus dans la rue en France. Puis en Espagne où, étrangère, je découvre le grand nombre d'immigré(e)s latino-américain(e)s, et prend alors conscience que ma propre extranéité peut nourrir ma relation avec d'autres étrangers.

Mon approche est souvent multiple – installations, vidéos, photographies, enregistrements sonores, livres, et parfois documents d'archives, combinés selon des formes variées – dans une volonté de construire des récits auxquels j'associe l'autre en tant qu'acteur de ma démarche, afin de lui donner une voix et de mettre en œuvre les moyens de la transmettre. Les histoires personnelles et intimes que je recueille se rapprochent alors de l'histoire collective, du patrimoine vivant et oral

que je tente de contribuer à sauvegarder. Dans mes installations, j'interprète le réel qui oscille entre rêve et réalité, mythe et désillusion, fantasme et vérité.

Ma quête m'a amenée de la France vers le Mali pour comprendre l'histoire de la reconstruction familiale entre un jeune homme exilé et sa famille restée au pays (*Famille Gassama*, 2009) et au Sénégal pour recueillir le récit d'une aventure migratoire vers l'Europe (*Barça mba barzakh?*, 2009). Mes rencontres se poursuivent au Brésil à la découverte de l'héritage culturel japonais (*Liberdade*, 2011) ; au Cap-Vert, auprès de la diaspora revenue sur sa terre d'origine (*Sôdade*, 2014) ; au Bénin, où perdure une identité afro-brésilienne issue de la mémoire de l'esclavage (*La porte du retour Agoudas et Bourrian*, 2015, 2020). Puis, je me rends aux Canaries, trait d'union entre l'Afrique et l'Europe, pour recueillir la parole d'exilés ouest-africains (*Le*

chant des vagues, 2020). De 2011 à 2019, je réalise un projet au long cours sur des femmes ayant vécu la Seconde Guerre mondiale en France, Allemagne, Italie, Angleterre, Pologne, États-Unis, Russie et Japon, que j'appelle à se souvenir (*Rappelle-toi Barbara*, Volet 1 & 2) et documente, par la suite, l'histoire de femmes ayant subi des violences (*Eclipse*, 2022). En 2024, j'initie une recherche sur le matrimoine réunionnais et la musique (*Au-delà des voix*).

Invitée en résidence, j'interroge la diversité culturelle, sociale et linguistique des familles péruviennes (*Ari quepay*, 2017), les incertitudes et la vulnérabilité de la jeunesse issue du Bassin minier du nord de la France (*Le pays noir et Retour sur le pays noir*, 2012, 2022) et ce qui demeure de l'exil d'Italiens du sud vers Dunkerque (*Ce qu'il reste*, 2024-2025).

Famille Gassama, 2009

Au Mali, la culture de l'émigration est intégrée depuis toujours, particulièrement dans la région de Kayes d'où des milliers d'exilés partent afin d'atteindre des eldorados hypothétiques. Djamba, jeune homme d'origine Sarakolé est parti en France pour subvenir aux besoins de sa famille. Notre rencontre à Paris nous a permis de créer des liens particuliers. J'ai entrepris de (re)créer une communication visuelle entre lui et sa famille et d'apporter un témoignage de la survie de Djamba par ce contact personnel. Le déracinement provoqué par le départ, l'oblige à se (re)construire une identité entre son pays d'origine et le pays qu'il découvre. Il devient l'étranger en quête de «quelque chose» (en langue Soninké, «de l'argent») et il a un rôle à jouer.



Boubou Gassama, Tambacara, Mali, 2009



© Alain Amet

Barça mba barzakh?, 2009



Livrets *Barça mba barzakh?*

«Partir à l'aventure» au Sénégal signifie voyager par voies terrestre ou maritime dans l'espoir d'atteindre les frontières européennes. Le voyage devient alors une aventure risquée où les «aventuriers» en viennent à s'interroger sur leur destinée. «Barça mba barzakh?» «Barcelone ou la mort?» est le cri de ralliement lancé par les Sénégalais qui tentent de rejoindre l'Espagne.

Extrait du livret *Barça*

Sénégal

C'était fin 2006. Le 28 décembre.
Oui, c'était le 28 décembre qu'on
est parti moi et un ami avec une fille
aussi qui était enceinte et du coup
on est parti en Casamance pour voir
un marabout, pour préparer et après
on est venu. On est retourné à Dakar
jusqu'à N'Gor, c'est là qu'on a pris
le bateau, c'était une pirogue.
Oui parce que l'ami qui m'a raconté
tout ça c'était un ami que son oncle,
il faisait partie des gars, pour la
pirogue, il travaille là-bas. C'est lui
qui m'a dit: «Sans problèmes viens».
Les gars ils ont payé 400 000, moi j'ai
payé 350 000. Et du coup avant de
partir il y a des gens qui disent: «non
moi je reste ici». Après comme ça on
a dit: «ceux qui veulent ils montent,
ceux qui veulent pas ils restent, après
on leur rend l'argent».
Depuis Dakar, le gars tu le payes
avant, il y a certains qui le payent
avant. On lui dit là où il départ et à
quelle heure.

Extrait du livret *Barzakh*





Vue de l'exposition *Rêver d'un autre monde*
Centre d'Histoire de la Résistance et de la Déportation, Lyon, 2016

Le chant des vagues, 2020

Le projet naît à la suite d'entretiens réalisés au Mali et au Sénégal au cours desquels je pose deux questions « Qui êtes-vous? » et « Quel est votre rêve ? ». Une des réponses les plus fréquemment citée est de rejoindre l'Europe. Trait d'union entre le continent africain et le continent européen, les îles Canaries représentent un territoire complexe, entre terre de salut et île prison.

Le chant des vagues rassemble photographies et récits épiques des traversées maritimes et terrestres d'exilés maliens et sénégalais allant des côtes africaines vers l'Europe et porte une réflexion sur les mémoires de l'exil.



Virgen del Carmen, patronne des pêcheurs, Gran Canaria, Espagne, 2020



« Le voyage en mer est une vraie épreuve.
Il y a beaucoup de vagues, le vent souffle fort.
Tous les éléments allaient contre nous. »



« Après avoir connu le Maroc,
tu ne peux qu'imaginer le pire.
On en arrive à un point où on se dit
qu'arriver en Espagne,
ne serait-ce que pour une journée,
ça en vaut déjà la peine. »

Sôdade, 2014-2021

La *Sôdade* est une émotion impalpable et indescriptible qui ne relève pas de l'entendement mais du cœur. Un sentiment complexe et subtil qui évoque la nostalgie et le manque, la tristesse teintée d'une joie mélancolique. Ce sentiment universel a été le point de départ de ma réflexion au Cap-Vert. Petit pays, situé entre l'Amérique du Sud, l'Afrique et l'Europe, le Cap-Vert occupe une position géographique qui facilite la migration. Migration due à la difficulté de survivre de l'agriculture et de la pêche pourtant très présentes. Il n'est pas un habitant du Cap-Vert qui n'ait un membre de sa famille proche installé à l'étranger.

La musique est importante au Cap-Vert et tout comme le métissage de sa population, elle montre diverses influences. Il n'est pas un artiste qui ne chante la *sôdade* cap-verdienne, le départ du *crétcheu* - l'être aimé, d'un membre de la famille ou d'un ami cher, le déracinement ou l'amour du pays natal. *Sôdade* tente d'établir un lien entre le vécu des cap-verdiens ayant migrés et ceux qui interprètent en chanson leurs histoires.



Paulo Gorge Mendes Correia, São Felipe, Fogo, Cap-Vert, 2014



Poc li denté é tcheu

Auteur-compositeur : Nhelas Spencer

Interprétation : Assol Garcia et Manuel de Candinho

Je sais qu'ici la vie est dure

Mais la solution n'est pas d'émigrer au péril de sa vie

Dans les flots déchaînés et sous les cris du capitaine

Et si on arrive à bon port on rend grâce au ciel

Trouvez-moi du travail, je veux rester

Je n'ai pas besoin de passeport

J'ai ce qu'il me faut : ma houe, mon marteau et mes deux bras

Ne me forcez pas à partir

On n'élève pas un enfant sans père

[...]



Alice

Auteur-compositeur : Putchôta (Daniel Fernandez)

Interprétation : Putchôta et Nenelo Pina

*Tout ce que tu disais,
Je le tenais pour vrai
Mais tu as bien vite renié ta parole
Et m'as préféré un gars venu d'Amérique*

*Ô Alice, Ô Alice, Ô Ô Ô Alice
Je meurs de toi*

*Oh mes amis, je suis allé au marché
Pour y trouver Alice
Quand j'y suis arrivé
Elle était avec son Américain*

*Ô Alice, Ô Alice, Ô Ô Ô Alice
Je meurs de toi*

[...]

La porte du retour - Agoudas, 2015-2020

La communauté Agouda désigne au Bénin, et dans les pays voisins, les descendants de brésiliens (re)venus s'installer en terre africaine au cours des 18^{ème} et 19^{ème} siècles. Étrangement, la communauté mêle descendants de négriers et descendants d'esclaves dans une même affirmation identitaire. Elle perpétue le souvenir de l'esclavagisme et inscrit les traces du pays de l'exil dans le pays de l'origine retrouvée.

Les photographies et enregistrements sonores issus de ce parcours montrent l'importance de l'héritage culturel brésilien dans le pays – principalement dans les villes de Porto-Novo et de Ouidah –, et à quel point, après des siècles, il nourrit encore et de façon très visible la réalité béninoise.



Familles afro-brésiliennes de Ouidah, Ouidah, Bénin, 2015







La porte du retour - Bourian, 2020

Le Bourian est la fête la plus populaire chez les Agoudas – descendants afro-brésiliens du Golfe du Bénin (Togo, Bénin, Nigeria) – elle s'apparente étonnement au carnaval et à la fête brésilienne de l'ânesse « Bumba meu boi ». Dans ce ballet-pantomime, envoûté par les percussions et chants traditionnels, chaque personnage, animal ou célébrité, chaque costume et chaque posture incarnent autant de symboles liés à la mémoire de l'exil du Golfe du Bénin vers le Brésil (« l'Occident ») et la mémoire du retour. On peut alors s'interroger : la pantomime est-elle un exutoire face aux difficultés du quotidien, une célébration de la culture acquise au cours de l'exil ou l'expression joyeuse de leur nostalgie ?

Bourian propose une réflexion sur l'Histoire contemporaine entre affirmation d'identités plurielles, besoin de liberté et revendication d'une occidentalité mais évoque aussi la mémoire de l'esclavage et les liens qui perdurent entre les deux continents – Amérique latine et Afrique – et vise à faire dialoguer les cultures d'hier et d'aujourd'hui.



Le boeuf, Espoir Bourian d'Agoué, Agoué, Togo, 2020







Rappelle-toi Barbara, 2013-2019

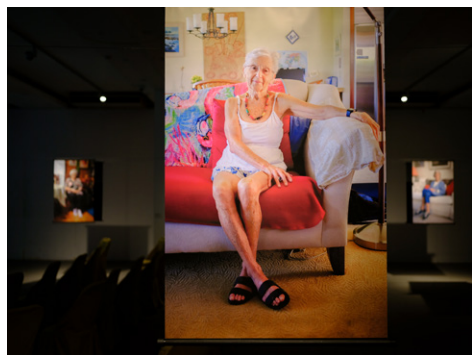
Elles étaient enfants, jeunes filles ou adultes, étudiantes ou en activité, aujourd'hui des femmes nous racontent des souvenirs liés à leur vie quotidienne pendant la Seconde Guerre mondiale. S'exiler, résister, s'enfuir du ghetto, vivre l'emprisonnement, la déportation, la perte d'êtres chers, mais aussi l'insouciance et la légèreté malgré l'horreur, la vulnérabilité, les souffrances, leur guerre c'est avant tout la survie. En ne cédant pas à la peur ni à la soumission, leur vie va passer de l'ordinaire à l'extraordinaire. Leur foi en l'avenir motive leur action.

Cette proposition documentaire s'articule entre récits singuliers et histoire collective pour nous transmettre la guerre au féminin, entre illusions et réalités en France, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, en Pologne, aux États-Unis, en Russie et au Japon.



Kikuno Fukahori, Nagasaki, Japon, 2019







Au-delà des voix, 2024-2025

Au-delà des voix restitue les souvenirs de femmes réunionnaises qui se remémorent le *tan lontan* (1938-1975) et interprètent des mélodies qui y sont associés.

Quand l'enregistrement des voix tente de mettre en évidence le pouvoir de la mémoire comme élément de reconstruction du passé et fait appel à l'intimité des femmes et leurs émotions, le chant, le *fonnkèr* et le conte tentent de contribuer à transmettre de façon poétique les reliques dont les femmes réunionnaises ont hérité et sont détentrices.

L'installation qui combine photographie, immersion sonore et vidéo tente de créer un espace de réflexion sur le patrimoine culturel immatériel et vivant de la Réunion.



Irène, Le Tampon, La Réunion, France, 2024



Moulin à café, Ravine des cabris, La Réunion, 2024

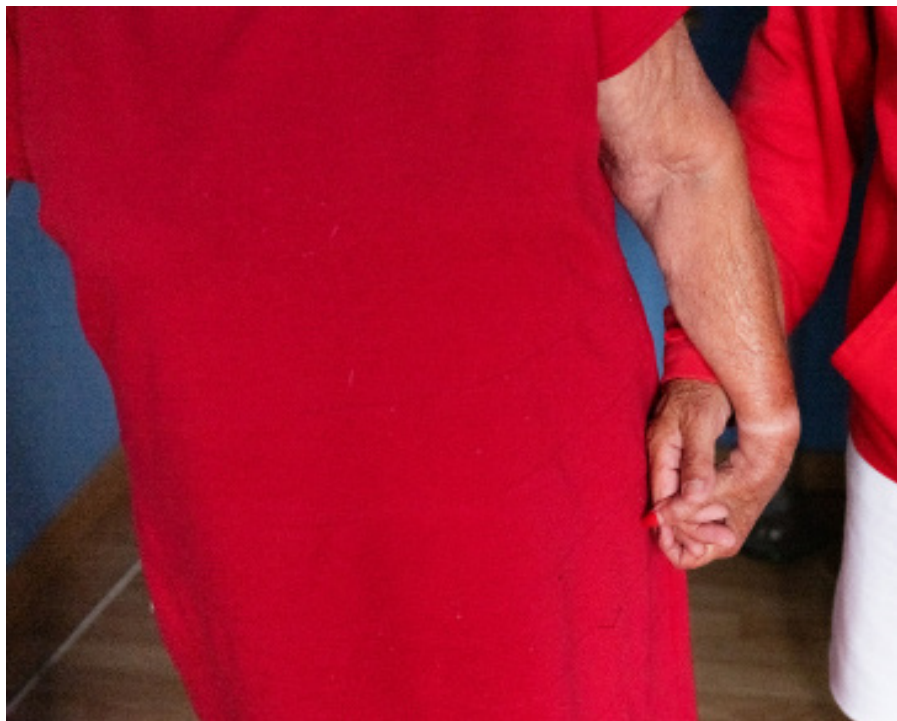
Lorsque tu t'en es allé
Tu ne m'as pas prévenu
J'étais encore enfant
Je n'ai pas vu le temps.
Les gens ont dit
Que tu étais au cimetière
Maman nous as conté
Que tu n'iras jamais en enfer.
Je t'ai espéré en tous lieux
Je n'avais plus que mes yeux.
Mais personne ne m'as répondu.
Lorsqu'une âme ferme ses paupières
N'entend t'elle jamais nos prières ?
Par la poésie des étoiles
J'ai trouvé mon essence.
La veillée à la lune pleine
A emplie ton absence.
C'est là que je t'ai perçu

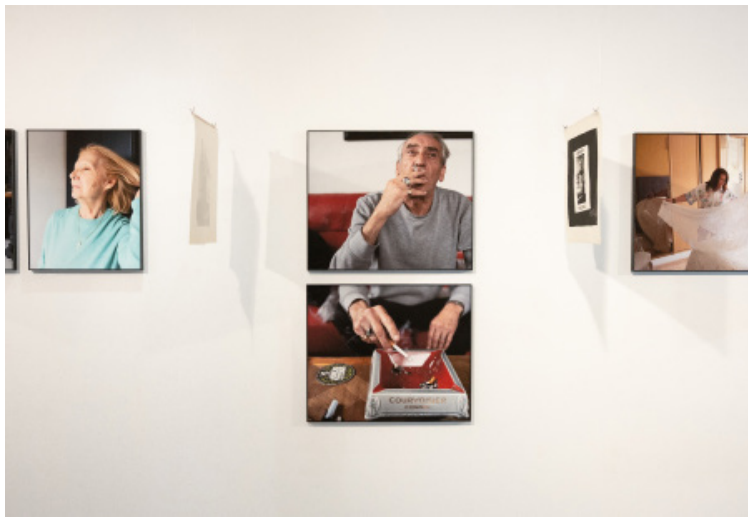


Ce qu'il reste, 2024-2025

Ils sont italiens et français à la fois, dans un espace fluide, incertain où les identités sont plurielles, hybrides, toujours en mouvement, où l'entre deux n'est pas clairement défini. Pendant deux ans, j'ai documenté ce qui demeure de la communauté italienne arrivée dans le Nord de la France dans les années 1960. L'exposition tente d'ouvrir un espace de résistance à l'effacement, à la disparition, une manière de faire acte de mémoire.

« En voyageant dans le monde des formes et des corps ainsi que dans celui des fantasmes, Maureen Ragoucy découvre l'Italie en pays flamand avec portraits de dames en un *interno* décoré à l'italienne, paysages domestiques et intimes, transparences de voiles et broderies d'antan, objets religieux sous verre, récits pudiques sous l'ombre menaçante du patriarcat, visages virils forts à l'allure de sculptures romaines antiques, paysages urbains, sons et voix, images des familles au pays ou celles du présent, gestes délicats des rencontres. Les signes du temps retrouvé et de celui perdu à jamais. » Maria G. Vitali Volant





Retour sur le pays noir, 2012-2022

La série photographique est initiée en 2012 dans le Bassin minier, auprès d'enfants de sept et huit ans d'une classe de primaire. Photographiés *in situ* dans un lieu qu'ils sont invités à choisir et qu'ils ne veulent pas voir disparaître, les portraits révèlent des enfants plus ou moins timides ou affirmés, des corps maladroits, fragiles ou solides. Ces enfants deviennent des témoins vivants et des empreintes inconscientes des héritages historiques, sociaux, culturels et migratoires du territoire dans lequel ils ont grandi.

Dix ans après, ces enfants sont devenus de jeunes adultes. Afin de garder une forme d'unité et une cohérence avec la série photographique de 2012, une partie du dispositif reste le même : chaque adolescent choisit un lieu auquel il est attaché, choisit sa posture, sa tenue vestimentaire et crée sa propre mise en scène.

À travers la représentation de ces jeunes dans leur territoire, la série photographique invite à comprendre de quelle manière on s'affirme en tant qu'adolescent et comment l'héritage familial et la mémoire des lieux peuvent influencer sur notre identité et nos choix.



Le sommet quoi qu'il arrive, Korégan Porte, Liévin, France, 2022



Ensemble d'œuvres photographiques de la collection
Maison de la Mémoire
2022
Photographie numérique, 10 x 15 cm



Ensemble d'œuvres photographiques de la collection
Maison de la Mémoire
2022
Photographie numérique, 10 x 15 cm

